

Réinstruire l'anti-racisme contemporain avec Darwin (novembre 2015)

Initialement, c'est Patrick Tort qui devait tenir cette conférence, suite à la parution l'année dernière, en 2014, de son ouvrage : *Sexe, race et culture*. J'ai donc pour tâche de le remplacer sur ce thème assez délicat des rapports entre race, biologie et société dans le but explicite de tenter de contribuer à la refondation d'un argumentaire antiraciste viable. Pour cela, je n'hésiterai pas à paraphraser les propos de Patrick Tort lui-même car comme lui, mon propos vise à se prémunir contre les mauvaises idées comme celle qui prétend qu'il serait absurde d'être raciste dans le mesure où la génétique aurait soi-disant prouvée que les races n'existent pas. Comme on va le voir, cet argumentaire sur les gènes est, je pense, pseudo-progressiste car, d'abord, il pêche par un réductionnisme biologique qui, il me semble, est rédhibitoire puisque cette explication n'a pas le pouvoir d'invalider le jugement raciste qui vise non pas un génotype (c'est-à-dire le patrimoine génétique, l'ADN) mais des individus entiers, des organismes complets, dotés à la fois de phénotype biologique (l'apparence physique) et de traits culturels. Plus fondamentalement encore, je pense que l'enjeu de la lutte antiraciste ne peut se réduire à une question de dénomination. Ainsi, la question fondamentale n'est pas de prohiber ou non l'usage du terme de « race » qui devra forcément être remplacé par un autre terme sans que forcément la cause anti-raciste y gagne.

Ici, je délaisserai donc volontairement l'autre grand thème abordé par P. Tort dans son ouvrage : celui sur la biologie, le genre et l'égalité des sexes. Et cela même si le cadre que je vais dresser peut s'appliquer à certains moments à la lutte féministe et antisexiste. En effet, les deux problématiques se croisent souvent. A mon avis, il faut partir non pas de ce que l'on voudrait mais de ce qui existe réellement. Car

comment combattre le racisme en proclamant que les différences physiques comme la couleur de peau n'existent pas biologiquement ? De même, comment combattre le sexisme en proclamant que les différences sexuelles n'existent pas ? Pour éviter ce type de déni, il est nécessaire de ne pas occulter l'examen des liens qui existent entre biologie et société, pour construire une argumentation efficace contre le racisme et le sexisme. Une réponse qui esquiverait ces liens en les proclamant nuls et non avérés, comme c'est le cas par exemple lorsqu'on affirme péremptoirement que les races comme les sexes ne constituent pas une réalité biologique mais sont une pure construction sociale, sera à coup sûr vouée à l'impuissance. En effet, ces arguments sont, je pense, unilatéraux, voire nihilistes parce qu'ils s'avèrent incapables de répondre aux discours racistes et sexistes pour s'y opposer, lesquels, eux, travaillent implicitement les liens entre nature et société pour mieux dissimuler leurs rapports véritables, fait de continuité et d'effets de rupture. Par conséquent, si l'on veut comprendre le discours raciste pour s'y opposer sérieusement, il faut nécessairement se confronter à la difficulté de concevoir même sommairement les rapports complexes existants entre l'inné et l'acquis, entre l'hérédité et le milieu, entre le déterminisme biologique et le déterminisme social. Vous l'aurez compris, il ne s'agira donc pas pour moi, à aucun moment, d'adopter le cadre de réflexion de la sociobiologie qui proclame que la race, le sexe ou les gènes commandent le jeu des relations humaines et fournissent la clé pour comprendre la dynamique sociale. Il ne s'agira pas non plus de proclamer le caractère immuable du déterminisme biologique mais au contraire de penser l'Humanité comme porteuse d'un projet d'émancipation de ce déterminisme, à condition de ne pas partir d'une indépendance illusoire par rapport à notre constitution physique. Il est vrai que certains peuvent contester le lien qui existe entre biologie et sexualité et sur ce terrain paraître raisonnable : c'est le cas lorsque le genre, c'est-à-dire l'identité sexuelle vécue par un individu ne correspond pas toujours, loin de là, à son sexe biologique. Mais comme le dit Patrick Tort, même le choix transidentitaire d'un sujet qui contrarie sa nature biologique en altérant délibérément son propre corps pour réaliser jusqu'au bout son désir de changer de sexe est fait à partir de la nécessaire prise en compte de cette réalité biologique et non

en l'ignorant ou la niant. Autrement dit, la position de l'Homme comme espèce évoluée est de se trouver en même temps face à la nature et en elle et à aucun moment d'exclure l'une de ces deux postures. Autrement dit, l'Homme ne cesse d'être un organisme biologique au motif qu'il est devenu aussi un être de culture. Dit encore autrement : la culture a le pouvoir d'inverser la nature mais non de rompre avec elle.

Revenons à présent sur l'instrumentalisation idéologique opérée par les racistes afin de développer leur discours normatif de ségrégation. Ce qui fait leur force première, il me semble, c'est qu'ils font référence le plus souvent à des différences visibles, évidentes, comme la couleur de la peau. Cela leur permet de revêtir leur discours des habits du bon sens populaire et de dénigrer leurs adversaires comme les idéalistes ou les utopiques lorsque ces derniers nient la réalité des différences raciales. Or, une doctrine de l'émancipation ne peut esquiver cette problématique car les faits sont têtus : vous aurez toujours du mal à convaincre une personne dotée d'un sens commun que le fait par exemple d'être Noir ou Blanc, ou d'être né homme ou femme, ne renvoie à aucun moment à une réalité biologique différente et n'est qu'une construction sociale. Autrement dit, le déni de réalité concernant l'existence physique de la race et des races buttera toujours sur le fait que ce sont des phénotypes (c'est-à-dire des caractéristiques physiques visibles comme la couleur de la peau, la conformation du corps, la forme et la couleur des cheveux, les traits du visage, etc....) dont sont dotés les individus et que ces phénotypes *sont visiblement différents*. D'où l'incapacité d'un certain discours anti-raciste pseudo-progressiste à contrer le racisme. De plus, la méthodologie de ces anti-racistes partage fondamentalement la même structure de pensée, le même paradigme, que leurs adversaires. Autrement dit, ils *réduisent* puis *exportent*. C'est-à-dire qu'ils utilisent de façon unilatérale un argument provenant comme on l'a dit, du domaine de la génétique, pour l'exporter ensuite dans autre champ où il n'a rien à y faire : le domaine des recommandations sociales et politiques. C'est bien le cas lorsque ces antiracistes disent que la biologie invalide l'existence des races et que c'est la raison pour laquelle il est absurde d'être raciste. Malgré l'apparence, cette argumentation n'émancipe pas de la biologie, bien

au contraire. Elle l'y asservit : c'est pourquoi P. Tort n'a eu de cesse depuis longtemps et de façon quelque peu ironique de poser cette question à ces anti-racistes : si la science biologique, en continuel développement, était en mesure de prouver l'existence des races, serait-il alors légitime d'être raciste ? Les racistes auraient-ils alors raison d'être racistes ?

Avant de remettre les choses à plat en abordant ce que dit, non pas les racistes ou l'antiraciste, mais la biologie moderne aujourd'hui sur les différences raciales, je souhaite faire un détour en évoquant la lecture d'un entretien que j'ai lu récemment. Il s'agit des propos d'un généticien suédois nommé Svante Pääbo, directeur de l'un des départements de génétique à l'institut Max-Planck en Allemagne. Il est le premier à avoir démontré que le génome des humains d'aujourd'hui renferme 1 à 3% de l'ADN de l'homme préhistorique de Neandertal. Dans cet entretien ce généticien déclare :

« je pense que les classements sont purement académiques et sans intérêts : la discussion autour de ce qu'est une espèce, une appartenance humaine, n'a pas de sens [...] le terme de race est ridicule, il traduit soit l'obsession de certains profs poussiéreux qui souhaitent mettre dans des cases les individus, soit des idéologues qui veulent instrumentaliser la science. La notion de race relève d'un mode de pensée archaïque ! ».

Même si les propos de ce généticien me semblent excessifs et pêchent par leur relativisme, ils sont néanmoins révélateurs de l'attitude confuse que peut revêtir le discours d'un savant à l'adresse du grand public. Car il est étrange que quelqu'un qui passe sa vie de généticien à étudier et cartographier le génome des hommes puisse juger le geste de classification, « mettre les individus dans des cases » comme il dit, comme relevant d'une attitude archaïque et sans aucun sens. De plus, ses collègues naturalistes passent eux aussi leur vie professionnelle à découvrir de nouvelles espèces et définir ce qu'est une espèce. C'est le cas par exemple à travers l'élaboration du classement phylogénétique qui structure la présentation des espèces dans de nombreux muséums. Tout cela serait-il purement académique et sans intérêt, comme le prétend ce généticien ?

Il est vrai que les résultats positifs de la science génétique contiennent toujours une part de relativité et d'incertitude. Mais ce n'est pas un raison pour tomber dans une sorte de relativisme philosophique en déclarant que les espèces comme les races, c'est une chose dépassée ! Car au contraire la relativité du savoir n'exclut pas le fait de reconnaître l'existence de « vérités objectives » à condition de comprendre que ces « vérités » sont la somme de vérités relatives.

Reprenons l'exemple du geste de classification des différentes espèces. Malgré son caractère objectif et discriminant - l'espèce se définit ainsi biologiquement sur le critère de l'interfécondité qui lie objectivement entre eux tous ses membres et les sépare des représentants des autres espèces -, ce geste n'en est pas moins arbitraire et sa conclusion révisable, du point de vue de la continuité évolutive. En effet, le classificateur sait qu'il exclut artificiellement des espèces naissantes et des formes intermédiaires entre deux espèces qui défient toute classification mais qui reflètent néanmoins la réalité du caractère ininterrompu de la grande chaîne évolutive du vivant. Là encore, l'histoire naturelle oblige le savant à penser dialectiquement et à considérer que la vérité objective est la somme de vérités relatives.

C'est la même chose pour la question des races qui réclame d'être abordée sérieusement, de manière réaliste mais sans aucun relativisme. Car rien n'est plus faux que de dire que la discussion autour de ce qu'est une espèce ou une appartenance humaine, n'a pas de sens ! Par exemple la biologie actuelle n'a pas invalidé la notion de race. Même les déclarations successives rédigées sous l'égide de l'UNESCO à partir des années 1950 pour lutter contre les préjugés raciaux et que l'on cite parfois pour réduire de façon erronée le simple usage du terme race à du racisme, n'ont jamais commis l'erreur d'affirmer que les races n'existent pas.

Alors, la génétique aurait-elle invalidé ou prouvé scientifiquement l'existence des races ? La race ne correspondrait-elle dans l'espèce humaine à aucune réalité définissable de façon objective ? La vérité, en termes strictement biologiques, c'est qu'il y a autant de preuves de l'existence des races que de la non-existence de celles-ci. Tout dépend du niveau biologique étudié et auquel on se réfère. Si l'on parle par exemple de la simple analyse d'un échantillon sanguin ou de ce que révèle une

recherche génétique en paternité, aucun de ces examens ne permet de déterminer l'origine raciale ou ethnique des personnes. À ce niveau, les différences raciales n'existent pas.

On sait aujourd'hui qu'au niveau du génotype nous sommes tous identiques à 99,6 %. Ainsi, si les distinctions raciales existent, elles ne sont qu'un facteur secondaire à côté de la caractéristique principale : l'unité biologique de l'humanité, celle-ci formant une seule et même espèce. C'est là l'essentiel. Pourtant, aucun généticien ne va affirmer que 0,4 % sur 99,6% de divergence de patrimoine génétique entre deux échantillons de population, ça ne signifie rien. A ce propos, une étude de l'ADN permet aujourd'hui d'étudier cette divergence. Pour cela, on examine plus particulièrement des séquences dans l'ADN qui sont caractéristiques de la variabilité génétique et que l'on appelle les Single Nucleotide Polymorphism ; en abrégé : SNIps. Que démontre l'étude de cette diversité génétique ? Elle permet non seulement de prouver, comme l'on pouvait s'y attendre, que le génotype influence le phénotype, c'est-à-dire les caractéristiques physiques comme la couleur de la peau, mais elle permet également et d'identifier des traces dans l'ADN de l'origine géographique des ancêtres respectifs d'une population donnée. En bref, on peut ainsi distinguer nettement grâce à une étude minutieuse de l'ADN, un individu dont l'ancêtre est d'origine asiatique d'un individu dont l'ancêtre est d'origine européenne ou bien africaine.

Ces informations sur les « marqueurs génétiques » que sont les Single Nucleotide Polymorphism proviennent en particulier du livre d'un biologiste, Bertrand Jordan, et qui s'intitule : *L'Humanité au pluriel*. Je cite :

« L'étude fine du génome humain montre l'existence de différenciations héréditaires stables qui, au-delà [*sic* : en-deçà] des seules apparences (couleur de peau, chevelure, etc.), rendent possible de remonter aux origines géographiques lointaines des individus [...] ».

A partir de ces propos, que peut-on conclure légitimement sur la génétique et la question des races ? De même que devrait en conclure Bertrand Jordan lui-même ?

Que la génétique moderne et plus particulièrement ces études sur la variabilité génétique sont en accord dans les grandes lignes avec la conception darwinienne de la race. En effet chez le naturaliste anglais le caractère de « variabilité » est au centre de la définition de ce qu'est une race biologique. Pour lui comme pour d'ailleurs dans les grands traités de classification publiés depuis le XVIIIe s, race est synonyme de « variété » et aussi parfois de sous-espèce, c'est-à-dire de variabilité intra-spécifique. Ainsi, si l'espèce humaine forme un seul continuum biologique, celle-ci est néanmoins sujette depuis toujours à des migrations de populations, à des mélanges biologiques dont on peut retracer aujourd'hui assez précisément la phylogénèse, c'est-à-dire l'ascendance biologique, pour chaque cas. Lorsque Darwin conçoit la race en termes de variété (c'est-à-dire comme relevant d'un groupe ensemble partageant des traits qui les distinguent du reste de l'espèce), ce n'est donc non plus pour définir un type figé mais pour parler d'un groupement provisoire de variants dans une population humaine. Autrement dit, un groupe d'humains a été à un moment de son histoire isolée géographiquement. A partir de là, son patrimoine génétique a divergé par sélection, selon la pression démographique et selon l'adaptabilité à un milieu spécifique.

Revenons à Bertrand Jordan. Car il ne tire pas du tout la conclusion que la génétique contemporaine corrobore la conception raciale selon Darwin. C'est même tout le contraire : pour lui, les études génétiques montrent au contraire l'*inexistence* des races, des races « au sens classique », précise-t-il. Pour le moins, c'est une déclaration surprenante. Pourquoi dit-il cela ? D'abord, il veut éviter, dit-il, tout malentendu et toute instrumentalisation raciste des travaux génétiques qu'il cite. Mais pour rendre compte néanmoins de la réalité, il a recours à un subterfuge : il substitue le terme de « race » qu'il vient donc de bannir de son vocabulaire par les termes de « marqueurs ancestraux » ou bien d' « ascendance ». Notons le fait que, délibérément, il écarte l'usage du terme ethnique car dit-il, et non sans raison, ce mot définit avant tout une culture commune et ne renvoie pas à la constitution génétique d'un individu ou d'un groupe. Bien sûr, ce généticien est libre de proposer de remplacer « race » par « marqueurs ancestraux » ou par « ascendance ». Cela ne m'empêchera pas de

penser que le gain de cette opération sémantique soit faible, voire contre-productif. Bien sûr, je ne remets pas en cause le fait que le choix des mots est important, surtout lorsque l'on connaît le poids de l'Histoire qui pèse sur l'emploi du mot « race » mais fondamentalement, rayer ce mot du vocabulaire ne permettra sûrement pas de contribuer à un bon argumentaire antiraciste. Ce n'est pas le « fond du problème ». De la même manière que Bertrand Jordan, certains députés Front de gauche attendent depuis 2013 du Sénat que soit supprimé le mot race de tous les textes législatifs. Et j'ajouterai même que le remède proposé par Jordan et d'autres s'avère pire que le mal. Pourquoi ? Lorsque ce généticien dit que les races n'existent pas au sens classique, c'est en réalité la conception fixiste et réductionniste de la race que ce biologiste veut combattre. Elle n'a rien à voir avec Darwin mais renvoie à ce qu'on appelle de façon très peu rigoureuse le « racisme scientifique », né au XIXe siècle. Autrement dit, la notion de racisme scientifique est un abus de langage car la science, dans sa positivité, n'est pas raciste, tout comme elle n'est d'ailleurs ni de droite, ni de gauche. Elle se définit au contraire comme l'âge adulte de la connaissance et le résultat d'un acquis historique chèrement payé dans une lutte séculaire contre l'obscurantisme. C'est un effort théorique et pratique permanent, notamment à travers des procédures expérimentales, pour s'affranchir de toutes croyances ou de toute idéologie, de tout élément de subjectivité. Il faut donc distinguer le discours scientifique d'un discours qui utilise à des fins idéologiques certains énoncés scientifiques et que je nommerai pour ma part de façon plus rigoureuse : un discours para-scientifique.

Donc le racisme para-scientifique a comme principal représentant Arthur de Gobineau et sûrement pas Darwin. En 1853 Gobineau déclarait ainsi : « l'humanité est divisée en races selon une hiérarchie logique, permanente et indélébile ». Cette définition de la race redistribue les caractéristiques d'une population donnée en signes d'infériorité native et indélébile, convertissant ce groupe jugé inférieur en une menace pérenne pour d'autres groupes humains. C'est l'idée qu'il existe une entité biologique et sociale, une « communauté naturelle » transhistorique, apparue au cours de l'évolution de l'espèce humaine, existante dans le passé d'une manière pure, et

qu'il faudrait alors préserver de tous mélanges ethniques ultérieurs, sous peine de dégénérescence raciale. En d'autres termes, le raciste *essentialise* la race et en fait une catégorie an (privatif) historique. Dans son obsession raciste, Gobineau insistait en particulier sur l'infériorité physiologique et psychologique des métis. Comme on le voit d'après ce que l'on a dit sur Darwin avant, cette conception fixiste de la race, prétendument scientifique, est fondamentalement anti-darwinienne. En effet, elle est en antagonisme avec le caractère de variabilité intraspécifique de la race, historiquement conditionnée et sujette à évolution. Ainsi, pour ne pas porter à confusion, Jordan devrait dire au contraire que les races au « sens classique » du terme renvoient non à la définition idéologique des pères du racisme soi-dit « scientifique », mais depuis toujours à la conception raciale de Darwin.

Je résume mon propos. On vient de voir en quoi le bannissement du mot race est inefficace pour lutter contre le racisme. Au mieux, cela relève d'un manque d'information très problématique sur l'histoire de la théorie de l'évolution et sur la biologie. Au pire cela équivaut à un déni de la réalité biologique. Pour autant, la conception de la race par Darwin, est-elle pour autant si utile au combat politique anti-raciste ?

Je propose d'y répondre par l'affirmative car, grâce à Darwin et en particulier son anthropologie, dont nous allons à présent esquisser les grands lignes, on peut comprendre que l'anti-racisme consiste fondamentalement en une lutte pour la reconnaissance, à visée assimilative, de la diversité aussi bien biologique que culturelle de l'espèce humaine. Et cela sans pour autant nier d'emblée la réalité des différences qui nous constituent biologiquement. On a pourtant accusé ou soupçonné, pendant longtemps, Darwin d'être un raciste. On l'a fait en répétant indéfiniment des énoncés isolés de Darwin, naïvement assimilés par la plupart des commentateurs à des énoncés racistes. Je pense au rapprochement occasionnel fait par Darwin entre tel « sauvage » et tel « Grand Singe » ou encore l'usage sporadique de l'expression courante à l'époque du naturaliste de l'expression de « races inférieures de l'humanité ». Mais ce qu'il faut comprendre, c'est qu'ici l'infériorité doit être nécessairement mise en rapport avec le degré d'avancement dans la civilisation et la

morale. Autrement dit, l'« infériorité » d'une race équivaut à un moindre avancement sur la voie du progrès d'un universalisme moral appelé par la tendance évolutive. Sans doute un anthropologue relativiste pourrait-t-il dire qu'ici Darwin, à travers cet usage sporadique, est coupable d'un certain paternalisme puisqu'il juge la moralité de ces groupes humains indigènes par rapport à des normes d'homme occidental qu'il était. Mais là n'est pas l'essentiel. En effet, à aucun moment cela n'équivaut à un quelconque racisme. Cette sorte de paternalisme occasionnel ne veut pas dire qu'il y ait des races réfractaires à la civilisation tandis que d'autres races seraient détentrices de la civilisation et appelées à domestiquer et à exploiter ces « races inférieures ». Ici, je ne m'étendrai pas sur ce point secondaire du texte darwinien et je préfère renvoyer notamment à un autre ouvrage de vulgarisation de Patrick Tort intitulé : *Darwin n'est pas celui qu'on croit. Idées reçues sur l'auteur de L'Origine des espèces*. Au chapitre qui combat l'idée reçue selon laquelle Darwin était raciste, Tort démontre ainsi, mieux que je ne peux le faire, le fait qu'avec Darwin, on est aux antipodes d'une éthique inégalitaire.

Car ce que je voudrais que l'on retienne de Darwin, c'est bien l'essentiel : il fut un constant antiraciste et anti-esclavagiste tout au long de sa vie. D'abord pour des raisons biographiques. Il fut l'héritier de l'humanisme de ses aïeux Erasmus Darwin et Josiah Wedgwood, tous les deux de fervents abolitionnistes. Cet héritage familial s'est renforcé au contact direct du spectacle des tortures physiques et morales infligées aux esclaves noirs au Brésil lorsque Darwin fit son célèbre tour du monde sur le Beagle dans les années 1830. Le contexte de la guerre de Sécession aux États-Unis fut aussi l'occasion de prendre position politiquement pour la cause abolitionniste. Mais Darwin fut aussi un *théoricien* anti-raciste en argumentant sa position éthique et politique notamment dans *La Filiation de l'Homme* en 1871. C'est en effet dans cet ouvrage qu'il théorise et développe sa grande éthique assimilative sur une base évolutive, cette éthique constituant donc l'horizon évolutif de son anthropologie.

Il a fallu très longtemps – plus d'un siècle – avant que cette anthropologie darwinienne soit reconnue pour ce qu'elle est, à telle point que de nombreuses

personnes, y compris les biologistes, continuent encore de l'ignorer pour son caractère inédit, et parfois en la passant sous silence de façon délibérée. Qu'est ce qu'est cette anthropologie ? Que dit-elle ?

C'est une théorie matérialiste de l'histoire évolutive de l'humanité et qui, sur cette base, intègre de façon unitaire à la fois le nécessaire fondement biologique du vivant et l'émergence spécifique du fait social. Selon Darwin, l'émergence évolutive de la civilisation relève d'un passage continu du domaine strictement biologique à cette sphère antagoniste qu'est la culture, ancree pourtant naturellement selon lui dans un instinct de sympathie. En bref, la culture et l'assistance remplacent avantageusement la lutte pour l'existence et l'élimination des moins aptes. C'est ce que P. Tort, celui qui a découvert chez Darwin cette anthropologie passée jusque-là inaperçue chez les commentateurs, a nommé « l'effet réversif de l'évolution », c'est-à-dire le fait évolutif selon lequel « la sélection naturelle sélectionne la civilisation, qui s'oppose à la sélection naturelle ». Cette tendance évolutive nouvelle par rapport à l'ancien cours éliminatoire de la sélection naturelle se mesure à la primauté accordée à l'extension, non limitable en droit, du sentiment de sympathie et à la protection des faibles et des inaptes. Le progrès de la civilisation s'évalue donc au degré d'élargissement des frontières de la sympathie et de manière coextensive, au bannissement de la discrimination et de la domestication de l'homme par l'homme. Il y a une stricte équation entre ce que l'on nomme la civilisation et la part la plus noble de notre humanité qui consiste à reconnaître l'autre, quelle que soit sa différence physique ou culturelle, comme un semblable, un reflet de nous-mêmes. L'anthropologie darwinienne nous fournit donc un fondement matérialiste à l'antiracisme comme lutte pour la reconnaissance et pour l'émancipation de tous les déterminismes.

L'extrait suivant du chapitre IV de *La Filiation de l'Homme* de Darwin, que nous allons citer illustrera cette conception du processus civilisationnel qui, à travers la reconnaissance du prochain, rend proche le lointain, quelles que soient les différences biologiques et culturelles.

« À mesure que l'Homme avance en civilisation, dit Darwin, et que les petites tribus se réunissent en communautés plus larges, la plus simple raison devrait aviser chaque individu qu'il doit étendre ses instincts sociaux et ses sympathies à tous les membres d'une même nation, même s'ils lui sont personnellement inconnus. Une fois ce point atteint, il n'y a plus qu'une barrière artificielle pour empêcher ses sympathies de s'étendre aux hommes de toutes les nations et de toutes les races [même si] l'expérience malheureusement nous montre combien le temps est long avant que nous les regardions comme nos semblables.

En s'inspirant des enseignements de l'anthropologie darwinienne, P. Tort a proposé dans son ouvrage *Sexe, Race et Culture* une définition du racisme. Dans sa réalité historique la plus étendue, le racisme est un discours qui autorise et recommande tantôt l'exploitation, tantôt la discrimination, tantôt l'élimination, tantôt le croisement de groupes humains jugés inférieurs de façon permanente et immuable. Quelle attitude le raciste adopte-t-il selon Tort ? C'est un homme qui destitue un autre être humain de sa qualité d'humain et membre à part entière de l'humanité universelle en arguant de l'existence chez l'autre de caractéristiques secondaires aussi bien biologiques et culturelles qu'il juge viles, non modifiables et par conséquent menaçantes. Le racisme se définit moins comme le simpliste « rejet de l'autre » que par la négation du semblable dans le semblable à travers la fabrication fantasmée d'un « autre » dangereux. Autrement dit, le ressort habituel du racisme est la fabrication d'un bouc émissaire désigné faussement comme radicalement autre, au sein d'une même communauté d'appartenance.

Il faut faire un pas supplémentaire dans notre connaissance de ce qu'est fondamentalement le racisme. En effet, il s'avère que, suivant la caractérisation du racisme que l'on vient de proposer, l'obsession raciste ne peut se résumer à la pureté raciale et au non-mélange. A ce sujet, P. Tort nous offre un exemple historique : il rappelle que des théoriciens racistes, comme le médecin français eugéniste et pétainiste René Martial, préconisaient, en pleine Occupation allemande, de régénérer « la race française » par divers croisements avec des Arabes ou des Berbères. Cet enrichissement génétique avait pour but de relancer une race supérieure qui était censée s'essouffler par une trop forte consanguinité. Cet exemple historique nous

indique que la revendication de la pureté raciale, avec son corrélat obligé de proscription du mélange, ne suffisent pas à caractériser d'une manière complète l'ensemble des discours racistes. C'est pourquoi Tort nous recommande d'adjoindre à la caractérisation du discours raciste l'idée de *domestication* et par conséquent la réduction de l'humanité des races jugées inférieures à travers leur exploitation économique, à de purs et simples animaux d'élevage.

Cette caractérisation par Tort du racisme comme domestication d'un groupe humain est pertinente si l'on considère plus globalement l'évolution historique du racisme para-scientifique qui a produit des gens comme René Martial. Car il faut rappeler que le discours raciste doté d'un fondement biologique pseudo-scientifique s'est combiné rapidement au XIXe siècle avec le projet colonial des nations européennes, nourrissant finalement par cette synthèse les racines idéologiques de ce que sera le nazisme au XXe siècle et sa « biologisation » extrême de l'antisémitisme et du racisme. Dans ce cadre, la notion d'« espace vital » (*Lebensraum*) est un concept clé, né de cette synthèse. En effet, pour les nazis, l'Europe orientale, et en particulier l'Union Soviétique, représentait cet espace vital peuplé d'une race de « sous-hommes » slaves et juifs. Ces *Untermenschen* devaient être matés et réduits en esclavage telles des bêtes de somme par la race supérieure, les Aryens. Cette entreprise d'accaparement des ressources et des hommes de l'Est de l'Europe pour constituer une main d'œuvre gratuite avait explicitement comme modèle les conquêtes coloniales européennes en Afrique et en Asie ainsi que les guerres contre les Indiens en Amérique du Nord.

On voit combien une bonne argumentation anti-raciste ne saurait se résumer à une simple question de dénomination nécessitant ou non un nettoyage linguistique comme le fait de bannir le mot « race ». Fondamentalement, répétons-le, le racisme n'est pas une question de dénomination mais de domination sociale.

De plus, pour la même raison de fond, l'antiracisme pseudo-progressiste s'avère impuissant à s'opposer aux travestissements du racisme strictement biologique en un racisme qui ne le serait plus vraiment puisqu'il ne serait que culturel. Car pour certains, on ne serait plus raciste dès lors que l'on n'utilise plus le mot race et qu'on le

remplace par des concepts identitaires au fondement culturel par exemple en évoquant l'existence fantasmée d'une « identité nationale » qu'il faudrait par exemple défendre contre la menace des immigrés. Ce type de discours raciste serait au mieux du « populisme ». Mais, c'est ignorer, une nouvelle fois, le fait que la discrimination raciale vise des individus qui possèdent des caractéristiques indissolublement biologiques et culturelles. Ne soyons pas dupés par ce discours sur le populisme : par exemple l'islamophobie utilise bien les mêmes ressorts idéologiques et identitaires que le racisme classique, en désignant un bouc émissaire à discriminer ou à exclure. Et chacun sait que l'islamophobie vise en réalité un groupe ethnique bien particulier : les arabes. Le racisme, c'est aussi la théorie du choc des civilisations qui n'utilise pourtant à aucun moment des arguments strictement biologiques.

Toujours dans la perspective de développer un argumentaire anti-raciste adéquat, c'est-à-dire inspiré de la définition darwinienne du racisme proposée par Tort, il faut se méfier aussi d'un discours anti-raciste sur l'égalité s'il n'est pas connecté à l'idée d'émancipation, c'est-à-dire lorsqu'il se limite à être un discours abstrait, limité à une revendication juridique sans remettre en cause la racine économique sous-jacente du racisme, à savoir la domestication de l'homme. Je rappellerai pour mémoire la doctrine *Separate but Equal* (« égaux mais séparés ») qui constituait le fondement juridique de l'apartheid et de la ségrégation raciale envers les Noirs et aux Etats-Unis après la guerre de sécession. Elle fut en vigueur jusque dans les années 1960.

Récapitulons notre propos: Vouloir dénaturiser le sexe, comme l'estiment nécessaire certaines études de genre, revient à nier la réalité biologique et cela a pour conséquence malheureuse de faire dépendre un combat politique juste de prémisses inexactes. Pour être raciste ou sexiste, il faut encore que ces différences physiques débouchent sur l'idée d'une inégalité non modifiable et permanente, et qu'elle soit présentée comme autorisant naturellement une domination pérenne du « supérieur » sur « l'inférieur ». Ainsi, le racisme, fondamentalement, c'est le refus de reconnaître l'autre comme semblable dans le but de l'asservir en prétextant des différences

physiques et culturelles. Autrement dit, on peut très bien admettre l'existence biologique des races, tout en étant un anti-raciste et un universaliste résolu comme ce fut le cas de Charles Darwin. Plus d'un siècle après sa mort et notamment grâce à la redécouverte de son anthropologie par Patrick Tort, c'est toujours ce même Darwin qui fournit encore aujourd'hui la meilleure argumentation anti-raciste, loin des expédients simplificateurs qui perpétuent les oppositions figées, métaphysiques, entre biologie et société, entre inné et acquis. Elle permet d'articuler intelligemment les liens et les distinctions qui existent entre le domaine de la biologie et le domaine social, sans les expédients ultra-déterministes des sociobiologistes qui considèrent que le patrimoine biologique ou génétique d'un individu prescrit et conditionne une destinée identitaire, et sans le réductionnisme vulgaire et l'« indifférentialisme » pseudo-progressiste d'un discours anti-raciste qui nie l'existence et la réalité évolutive des races. Cette attitude dernière ne saurait rivaliser en comparaison avec la force de l'antiracisme assumé et fondé en théorie par Darwin. Comme on l'a vu, cet antiracisme darwinien permet en effet de combattre toutes les formes de racismes en condamnant au nom de la civilisation, comprise comme tendance évolutive, la dégradation morale et l'asservissement pratique d'un autre humain à la fois différent de nous et notre semblable.